



HAL
open science

La Nature, constructions historiques et techniques

Jérôme Lamy

► **To cite this version:**

Jérôme Lamy. La Nature, constructions historiques et techniques. *Écologie. Le vivant et le social*, La Découverte, pp.301-307, 2023, 978-2-348-07688-6. 10.3917/dec.bours.2023.01.0301 . hal-04184127

HAL Id: hal-04184127

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-04184127>

Submitted on 25 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La nature, constructions historiques et techniques

« Ici, comme partout ailleurs, l'identité de l'homme et de la nature apparaît aussi sous cette forme, que le comportement borné des hommes en face de la nature conditionne leur comportement borné entre eux, et que leur comportement borné entre eux conditionne à son tour leurs rapports bornés avec la nature ».

Karl Marx, Friedrich Engels, *L'idéologie allemande* (1846).

Il peut sembler contre-intuitif de concevoir la nature comme une construction sociale. En apparence, le monde naturel se distingue du monde social. Cependant, toute l'histoire de la modernité occidentale montre, précisément, que cette séparation est le produit de pratiques et de discours techniques, politiques, économiques, scientifiques. Selon les époques, les groupes humains ont perçu, conçu, et imaginé différemment le rapport à leur environnement. Ils ont donc fait de la nature une construction sociale aux contours mouvants, en lien avec les intérêts, les attentes, les contraintes et les systèmes de domination propres à chaque époque. Ce chapitre, qui s'inscrit dans une histoire sociale des idées s'attache à repérer le rapport social à la nature à l'intérieur de groupes sociaux « savants ».

Une nature grecque ?

La période présocratique, à partir du 6^e siècle av. J.-C. est marquée par une nouvelle manière d'expliquer les phénomènes naturels. Il s'agit de trouver des explications rationnelles qui ne mobilisent ni des mythes, ni des actions divines mais reposent sur un ensemble d'expériences sensibles, désignées par le terme de *phusis*. L'irruption de ce cadrage inédit, qui comprend autant les êtres et les choses, se double d'une analyse savante du monde¹. Les activités humaines ne sont pas détachées de ce qui est compris comme la nature ; les êtres humains et les techniques qu'ils peuvent mettre en œuvre sont pris dans des déterminations qui sont celles du monde. Par exemple, le traité Hippocratique *Du Régime* compare le travail du tissage à « la circulation dans le corps ; elle vient finir là où elle commence » (*Du Régime*, I, 19). Il s'ensuit comme l'avait noté Jean-Pierre Vernant, que « les activités professionnelles ne font (...) que prolonger que les qualités naturelles des artisans ». Seules les « manipulations de l'argent » ne semblent pas ressortir de l'ordre de la nature, puisqu'elles « n'ont qu'une valeur de convention »².

La nature grecque est donc englobante, au sens où la plupart des activités humaines s'y inscrivent et participent à sa nécessité. Elle correspond à une configuration singulière du rapport au monde, qui articule discours savant, unité et omniprésence du naturel.

Des lisières du sauvage à la réduction des communs

Si la question de la propriété de la nature n'est pas absente en Grèce ancienne, elle prend un tour particulièrement important dès le début du Moyen Âge. Dans l'ordre social très stratifié de la période médiévale, c'est bien la jouissance des terres qui va s'imposer comme une manière singulière de considérer la nature.

Le travail de délimitation et de catégorisation de l'environnement constitue une nouvelle façon de quadriller la nature et de lui conférer des propriétés juridiques et politiques. Fabrice Mouthon rappelle que « eaux, forêts, montagnes, marais, lacs, sont réputés appartenir au fisc romain, puis au roi barbare, enfin (après l'an mille), au seigneur de ban, ou plus tardivement encore aux

¹ Arnaud Macé, « La naissance de la nature en Grèce ancienne », in Stéphane Habé, Arnaud Macé (dir.), *Anciens et Modernes par-delà nature et société*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2012, p. 47 et p. 75 et 76 pour les citations suivantes.

² Jean-Pierre Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*, Paris, La Découverte, 1996, p. 290.

communautés d'habitants qui en réglementent l'accès aux particuliers »³. C'est une « vision grossièrement tripartite de l'espace », héritée des « agronomes romains » qui domine au Moyen Âge : « l'ager, l'espace habité et régulièrement cultivé, la *silva* ou *salvaticum*, le monde sauvage (...) d'où l'homme est normalement exclu (...) » et « le *saltus*, composé des bois, des marais, des alpages en montagne, du maquis et de la garrigue en méditerranée, de la lande en milieu atlantique », qui constitue « un espace exploité par l'homme, mais où il ne réside ni ne travaille en permanence ». L'espace sauvage appartient pour l'essentiel aux représentations « imaginaires » ; l'ager « est par excellence l'espace des droits individuels et familiaux » ; le *saltus* est composé « d'espaces d'exploration collective ou les droits sont partagés ».

Les articulations fines entre distribution des espaces naturels et formes de propriété ont constitué, tout au long de l'époque moderne, du 16^e au 18^e siècle, des enjeux de négociations et de frictions. Les configurations juridiques et politiques autour de ces communs sont très diverses sous l'Ancien Régime, et il serait illusoire de vouloir les réduire à un schéma historique unique. Toutefois, les mouvements de réappropriation étatique et/ou capitaliste sont nombreux et signalent un rapport singulier non pas seulement à la nature, mais à sa propriété. En Angleterre, le phénomène des enclosures, qui consiste à séparer les champs par des haies pour en marquer la propriété, notamment étudié par Edward P. Thompson, aboutit à une destruction des rapports à la nature : « le mouvement des enclosures détruisit, village après village, l'économie de subsistance qui faisait vivre les plus pauvres tant bien que mal »⁴.

La façon d'envisager les espaces naturels selon des modes différents de propriété signale des rapports de force nouveaux entre les populations dépendantes des communs et les propriétaires fonciers ou l'État. Ce qui sous-tend les relations à l'environnement ce sont ici à la fois des nécessités de subsistance, des enjeux de souveraineté et des intérêts capitalistes – notamment ceux des propriétaires terriens. La définition même des territoires destinés à la communauté repose sur des dynamiques historiques économiques et politiques complexes qui traversent l'épaisseur du corps social.

Science, nature et modernité

Les discours produits, tout au long de l'époque moderne, concernant la propriété de la nature, s'enracine dans une conception plus générale du rapport au monde fondé sur la domination de l'environnement par la science et la technique.

Si les historiens et les historiennes des sciences s'accordent pour relativiser l'idée d'une révolution scientifique uniforme et massive au début de l'époque moderne⁵, il existe toutefois des indices sérieux d'une série de transformations profondes dans la façon de concevoir la nature et son exploration. L'historienne américaine Carolyn Merchant a proposé une thèse forte sur cette nouvelle relation, dans son ouvrage *La mort de la nature*. Elle note que la nature était considérée comme relevant du domaine féminin jusqu'au 16^e siècle : « La Terre en tant qu'entité féminine jouait un rôle central au sein de la cosmologie organique [*i.e.* qui considère le monde comme un organisme] discréditée par la Révolution scientifique et par l'ascension d'une culture axée sur le marché dès le début de l'Europe moderne »⁶. Le registre de l'organique et du féminin se voit opposer, avec la structuration des pratiques expérimentales, une philosophie mécaniste qui considère la nature comme un ensemble de relations complexes et chaotiques qu'il faut percer et réordonner. Dans le même temps, le féminin est déprécié et dévalorisé. Carolyn Merchant étudie notamment la façon

³ Fabrice Mouton, *Le sourire de Prométhée. L'homme et la nature au Moyen Âge*, Paris, La Découverte, 2017, p. 161 et p. 161-162 et p. 162 pour les citations suivantes.

⁴ Edward P. Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Le Seuil, 2012, p. 279. Voir également, Edward P. Thompson, *Les usages de la coutume. Traditions et résistances populaires en Angleterre (XVII^e-XIX^e siècle)*, Paris, EHESS, Gallimard, Le Seuil, 2015 et Edward P. Thompson, *La guerre des forêts. Luttes sociales dans l'Angleterre du XVIII^e siècle*, Paris, La Découverte, 2014.

⁵ Steven Shapin, *La révolution scientifique*, Paris, Flammarion, 1998, Pascal Duris, *Quelle révolution scientifique ? Les sciences de la vie dans la querelle des Anciens et des Modernes (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Hermann, 2016.

⁶ Carolyn Merchant, *La mort de la nature. Les femmes, l'écologie et la Révolution scientifique*, Marseille, Éditions Wildproject, 2020, p. 32 et p. 253 pour la citation suivante.

dont le physicien anglais Francis Bacon, au 16^e siècle, envisage l'exploration des phénomènes naturels : « ses écrits décrivent la nature comme une femme devant être torturée grâce aux inventions mécaniques ». La nature devient alors un élément totalement extérieur aux groupes humains, une ressource à étudier et à asservir. C'est le cas notamment du philosophe français René Descartes qui soutenait, au 17^e siècle, que les connaissances savantes permettaient de « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature »⁷. La science expérimentale, la domination patriarcale et l'exploitation capitaliste se nouent, dans ce moment naissant de la modernité, pour configurer un rapport violent à la nature et aux femmes.

La configuration moderne de la nature se caractérise, selon l'anthropologue Philippe Descola, « par une continuité de la physicalité des entités du monde et une discontinuité de leurs intériorités »⁸. L'ancrage historique de ce qui constitue une ontologie, c'est-à-dire une façon d'être (au monde), est crucial dans la compréhension de la crise environnementale contemporaine. La lente maturation d'une représentation et d'une pratique de la nature fondées sur son exploration scientifique (au besoin violente) a croisé l'émergence du capitalisme et la restructuration du patriarcat. Cet ensemble de relations convergentes a construit l'idée d'une prédation nécessaire et sans fin de la nature.

L'introuvable nature sauvage

La période contemporaine, à partir du 19^e siècle, ne rompt pas, bien sûr, avec l'idée d'une prise scientifique sur la nature. Mais elle est également marquée par un discours nostalgique sur l'environnement qui se surimpose.

Dans l'histoire des modalités de compréhension et/ou de description des rapports humains à la nature, les conceptualisations parfois mythiques sont nombreuses. Mais même ces façons imaginées d'envisager les liens avec la nature renseignent sur les configurations entre sociétés humaines et environnement. C'est le cas notamment de la notion de *wilderness* (nature sauvage), minutieusement explorée par l'historien américain William Cronon. Avant le 19^e siècle, *wilderness* renvoyait à « un lieu désert, indompté, désolé ou aride » et « ses connotations étaient tout sauf positives (...) »⁹. Mais peu à peu la notion change de sens. Cronon identifie deux grands opérateurs théoriques de transformations : d'une part le sublime et d'autre part la frontière. Le sublime renvoie au « romantisme » et « la frontière est un concept plus spécifiquement américain (...) ». Le croisement de ces deux notions a lesté la *wilderness* d'une forte charge morale – notamment sa sacralisation. Et, tout un pan de la littérature américaine du 19^e siècle fait correspondre les sensations ressenties devant une nature sauvage aux sentiments religieux – c'est le cas notamment chez William Wordsworth et Henry David Thoreau. Peu à peu, cependant, la popularité de la *wilderness* tend à la « domestication » du sublime.

La frontière opérait selon une autre ligne de force pour caractériser une nature sans empreinte humaine : constituée en « mythe », elle cristallisait « ce sentiment profond qu'avaient certains groupements américains, qui considéraient la *wilderness* comme le dernier bastion de l'individualisme acharné ». Cronon fait remarquer que « l'individualiste mythique de la frontière était presque toujours de sexe masculin ». L'idéologie de la frontière, qui repousse sans cesse les limites de l'activité humaine, entre en résonance avec le virilisme d'une vie vouée aux sévérités supposées des phénomènes naturels. Et l'historien pointe ici un paradoxe : ce sont les membres de l'élite urbaine, « ces hommes mêmes qui tiraient profit du capitalisme industriel des villes (...) » qui voulaient « fuir ses effets débilissants ». La *wilderness* devint alors une occupation touristique pour les plus riches. La violence du procédé est d'autant plus grande « le mouvement de protection du statut des parcs nationaux et de zones de nature sauvage suivit de très près la dernière vague de guerres indiennes pendant lesquelles les premiers habitants de ces zones furent regroupés et transférés dans des réserves ». Il s'est donc agi d'expulser les autochtones pour permettre aux élites de « profiter de l'idée illusoire qu'ils vivaient là leur pays dans sa condition originelle et immaculée (...) ». En

⁷ René Descartes, *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison & chercher la vérité dans les Sciences*, Paris, Chez Charles Angot, 1668, p. 50.

⁸ Philippe Descola, *Par-delà Nature et Culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 304.

⁹ Pour les citations qui suivent : William Cronon, *Nature et récits. Essais d'histoire environnementale*, Paris, Éditions du Dehors, 2016, p. 135, 138, 140-141, 142, 145, 147, 149.

instaurant l'utopie d'une coupure entre un monde débarrassé des activités humaines et une vie en société nécessairement vouée à la décadence, la *wilderness* interdit – paradoxalement – de bien saisir les implications concrètes des activités humaines dans la dégradation actuelle de l'environnement. Dans la configuration ouverte par la *wilderness*, la conception partagée d'une nature idéale prend appui sur des conceptions états-uniennes élitistes et impérialistes de l'environnement.

Morale de l'histoire

Ces quelques exemples historiques esquissés permettent de comprendre que toutes les sociétés humaines organisent leurs relations avec ce qu'elles désignent comme la nature selon leurs conceptions philosophiques, politiques, économiques, juridiques, scientifiques ou même esthétiques. Ce que l'on nomme nature est, systématiquement, une construction sociale et historique qui concrétise un rapport spécifique au monde. Parfois même, ces manières d'envisager la nature se superposent ou s'articulent. La caractérisation contemporaine de la crise environnementale (réchauffement climatique, dégradation de la biodiversité) est elle-même le produit d'une manière spécifique de concevoir l'environnement, la prédation capitaliste, la prééminence de l'économie. Les alertes ont été nombreuses, dès le début de la période moderne¹⁰, mais les conditions historiques et sociales nécessaires pour faire de la détérioration de la nature un objet politique légitime n'étaient pas rassemblées. Toutefois, le discours contemporain sur l'urgence écologique ne signifie pas (encore) la remise en cause immédiate du régime capitaliste et de son idéologie productiviste.

Lexique

Communs : forme spécifique d'entretien et d'exploitations de certaines ressources naturelles sur des espaces distincts de ceux relevant des droits de propriétés individuelles. L'économiste américaine Elinor Ostrom a montré empiriquement que les groupes humains pouvaient collectivement s'organiser pour gérer des biens communs comme des ressources naturelles¹¹. Ses propositions affrontent les allant-de-soi libéraux – notamment deux de Garrett Hardin, théoricien de la « Tragédie des communs – qui postulaient (à tort, donc) une impossible gestion concertée de l'environnement¹².

Modernité : pour les historien·nes la modernité correspond à la période qui va de la fin de l'époque médiévale à la Révolution française. Elle est marquée, notamment en France, par une domination du pouvoir royal sur la noblesse. Plus globalement, la modernité correspond à la fois à une expansion impérialiste de l'Europe occidentale, la traite négrière, la structuration de nouvelles pratiques savantes autour de l'expérimentation et de l'observation, l'émergence progressive d'une économie capitaliste. Dans cet ensemble de déterminations, les rapports à la nature sont cadrés par la maîtrise scientifique, les besoins de consommation, l'exploitation des ressources, des esclaves et des femmes¹³.

Naturalisme : configuration du rapport entre les groupes humains et l'environnement caractérisée par une reconnaissance de l'unité physique de toutes les entités et des différences internes. Le naturalisme, dans le monde occidental, émerge notamment avec la modernité savante et le capitalisme. Dans cette perspective la nature un vaste ensemble relation que l'on doit percer et une ressource dans laquelle on peut puiser, y compris par des préemptions violentes.

¹⁰ Jean-Baptiste Fressoz, Fabien Locher, *Les révoltes du ciel. Une histoire du changement climatique XV^e-XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2020.

¹¹ Elinor Ostrom, *Governing the Commons. The Evolution of Institutions for Collective Action*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

¹² Fabien Locher, « Les pâturage de la Guerre froide : Garrett Hardin et la "Tragédie des communs" », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 60-1, 2013, p. 7-36.

¹³ Voir notamment Silvia Federici, *Caliban et la Sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Genève, Entremonde, Marseille, Senonevero, 2014.

À lire

Marie Cornu, Françoise Orsi, Judith Rochfeld (dir.), *Dictionnaire des biens communs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2017.

William Cronon, *Nature's Metropolis. Chicago and the Great West*, New York, W.W. Norton & Co, 1991.

Pierre Dardot, Christian Laval, *Commun. Essai sur la révolution au XXIe siècle*, Paris, La Découverte, 2014.

Jérôme Lamy, Romain Roy (dir.), *Pour une anthropologie historique de la nature*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2019.

Catherine Larrère, Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, Paris, La Découverte, 2018.